II

Desseins scélérats

DANS la France entière la nouvelle des fiançailles du roi Philippe avec Marie de Brabant avait été accueillie avec joie et le mariage serait célébré en grande pompe à Paris. Deux jours avant la solennité la ville regorgeait déjà d'étrangers et il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que le jour du mariage Paris présentât un spectacle extraordinaire.

Les rues menant de la Sainte-Chapelle au Louvre étaient complètement tendues d'étoffes coûteuses et de riches tapisseries représentant des faits empruntés à l'histoire de France. De belles

femmes se penchaient à toutes les fenêtres et les toits mêmes étaient envahis par les curieux.

Les cloches sonnaient à toute volée et les trompettes annonçaient l'arrivée du cortège.

C'était surtout Marie de Brabant qui excitait la curiosité de la foule qui poussa des cris d'admiration en la voyant paraître. Elle montait une haquenée blanche et portait une sous-jupe étroite de soie blanche tissée d'or; sur la tunique de velours écarlate bordée d'hermine étaient brodés des lions brabançons et sa chevelure opulente était retenue dans un filet de perles fines, d'émeraudes et de saphirs. Aux épaules était attaché un manteau en dentelle de Bruxelles que les habitants de cette ville lui avaient offert à son départ.

Elle chevauchait à côté du roi, un bel homme de fière allure, et du dauphin, le petit Louis, qui montait un cheval noir.

Et dans sa sensibilité le peuple jasait et regardait avec attendrissement le jeune prince qui aurait bientôt une seconde mère.

Derrière eux venaient le comte d'Artois et le duc Jean de Brabant, suivis d'un nombreux cortège de nobles. Les portes du Louvre furent refermées sur le cortège et Marie de Brabant,

devenue reine de France, se trouvait dans son palais.

Des larmes de tendresse jaillirent des yeux du roi quand, à l'entrée au palais, il lui prit la main et vit comment la nouvelle reine embrassait cordialement ses enfants qu'une gouvernante venait d'amener.

— Je suis reconnaissant à Dieu, dit le roi, qui m'a fait connaître la tendresse de votre cœur. Votre nom sera gravé profondément dans celui du peuple.

— Je chercherai à me rendre digne de cet amour, ô mon roi et digne époux, répondit la reine et, comme pour sceller cette promesse, elle pressa encore une fois avec tendresse les enfants sur son cœur

Pierre Labrosse avait assisté à cette scène. Il dissimulait sa colère sous un sourire respectueux mais plus que jamais il sentait grandir la jalousie dans son cœur. Il comprenait que cette femme allait lui enlever la confiance aveugle que le roi lui avait témoignée jusqu'alors.

— Mon cher frère, dit le comte d'Artois profitant d'un moment où il se trouvait seul avec le roi, je crois qu'une bonne étoile luit sur le

palais. Vous seriez bien ingrat si vous ne permettiez pas à une telle fiancée de dérider votre front....

Philippe était réellement heureux. Ses enfants aimaient Marie comme si elle eut été leur propre mère et ses moments les plus heureux étaient ceux qu'il pouvait passer au sein de sa famille,

Labrosse, de son côté, ne restait pas inactif. On aurait dit que le moindre grain de bonheur des autres décuplait immédiatement en lui les noirs projets qu'il nourrissait et il avait déjà remarqué plus d'une fois que Robert d'Artois tenait compagnie à Marie pendant que le roi était retenu par les affaires d'état.

Lui, Robert d'Artois, était charmé par la simplicité et la franchise avec lesquelles la reine s'exprimait et il était heureux du bonheur que son frère avait trouvé en elle. Marie parlait de la cour de son frère Jean et des mœurs du Brabant. Blanche, la fidèle amie qui avait accompagné la princesse à Paris, augmentait encore l'attrait pour le gentilhomme.

Un jour que le roi priait Labrosse de vouloir abréger une audience accordée à celui-ci, il lui dit en riant :

— Je dois me rendre auprès de la reine,

sinon mon frère Robert finira par l'accaparer.

Ces mots, dits en plaisantant, furent pour Labrosse l'occasion de commencer ses basses manœuvres.

— Oui, sire, répondit-il en s'efforçant de rire, quand on possède une épouse jeune et belle, il faut être prudent. Son Altesse, le comte d'Artois semble attacher beaucoup de prix à la société de la reine.

Le roi jeta au courtisan un regard scrutateur, mais le visage de celui-ci ne trahissait aucune arrière-pensée et il prit sans mauvaise humeur congé de Labrosse pour se rendre dans la salle où se trouvait son épouse avec les trois enfants et Blanche.

Quoique les paroles perfides de Labrosse eussent cependant laissé une certaine impression dans son cœur, il se sentit renaître en contemplant le tableau qui s'offrait à sa vue.

Les deux enfants cadets couraient alternativement de Blanche à Marie et chaque fois qu'ils s'approchaient de celle-ci, elle leur souriait et les enfants lui répondaient par un gentil petit signe de tête. Le fils aîné, Louis, avait posé le bras autour du cou de la reine et semblait boire les

Labrosse jurait cependant qu'il prendrait une terrible revanche (page 42)

paroles de celle-ci qui lui racontait la légende de *Blancheneige*.

— Chère mère, dit l'enfant quand la reine eut terminé, comme vous savez bien raconter ! Je puis venir écouter tous les jours, n'est-ce pas ?... Et vous ne nous quitterez jamais, mère ?

— Jamais, mes chers enfants, dit le roi en se montrant ; votre chère mère restera toujours auprès de nous. Vous devez toujours l'aimer et lui être obéissants.

Quelques minutes après l'entrée du roi, Blanche s'éloigna par discrétion et voulut regagner son appartement, quand elle vit dans la pénombre quelqu'un qui, par son attitude décontenancée, prouvait qu'il ne se trouvait pas par hasard dans le couloir. Blanche reconnut immédiatement le fils de Labrosse, le page Charles, qui l'avait déjà fixée une couple de fois et regardée timidement.

Blanche traversa le couloir ; le cœur lui battait avec plus de rapidité. Ce jeune homme lui inspirait un sentiment qui lui était inconnu et, le contraste, entre lui et son père, la frappait. Charles était de taille élancée ; il avait dans le regard quelque chose de rêveur, de sincère et, un jour

qu'elle avait demandé qui était ce page, on lui avait dit, entre autre choses, qu'il était le portrait vivant de sa mère, aussi bien pour les traits du visage que pour le caractère.

Les enfants avaient été reconduits dans leurs appartements et le roi resta seul avec la reine. Contrairement à ce qu'on voit trop souvent aux cours, tous deux cherchaient la solitude, parce que l'amour — si rare dans la classe élevée où le mariage est presque toujours une spéculation — les unissait. Et pendant qu'ils causaient si intimement, la reine annonça à son royal époux la joyeuse nouvelle de laquelle elle ne pouvait douter plus longtemps. La maison royale de France pourrait se réjouir sous peu de compter un rejeton de plus.

— Marie, Marie, dit le roi,comme vous me rendez heureux !... Ce sera le couronnement de notre amour ! Dites-moi, Marie, vous manque-t-il encore quelque chose pour être complètement heureuse ? Parlez ; le moindre de vos désirs sera satisfait sur le champ.

Mais la reine prit la main de son époux et répondit tendrement :

— Que puis-je désirer devantage que votre bonté et votre amour...

* * *

La bonté et la charité de la reine furent bientôt connues en dehors du palais et il ne se passait pas un jour sans que des malheureux se présentassent à l'entrée du Louvre pour parler à la reine. Elle avait donné ordre aux gardes d'être aussi généreux que possible et comme elle ne pouvait évidemment recevoir toutes les personnes qui se présentaient, elle avait confié au chef du guet une petite somme d'argent pour distribuer de petits secours aux indigents qui se présentaient et qui lui paraissaient dignes d'être entendus.

Ce chef du guet était un singulier personnage. Il se nommait Melchior Blanc et c'était sur la recommandation de Robert d'Artois qu'il était entré au service du palais, car le frère du roi était plein d'admiration pour la bravoure dont Melchior avait fait preuve dans deux ou trois batailles.

Quand il n'avait pas bu, Melchior Blanc était l'homme le meilleur, le plus honnête et le plus dévoué de la terre. Mais le vin était son ennemi et comme sa bonté allait jusqu'à aimer ses propres ennemis, il arrivait plus d'une fois que Melchior, sommeillait au corps de garde en rêvant de vin et... d'argent.

Il rêvait surtout d'argent. Quand l'ivresse

commençait à se faire sentir, le cerveau paraissait se dilater chez lui. Il formait alors des projets de grandeur et se croyait maréchal et même roi. Dans ces moments il aurait voulu remuer l'argent à pleines mains, mais malheureusement sa solde était trop maigre pour cela.

Il en était donc arrivé à entamer la petite somme d'argent que lui remettait régulièrement la reine pour être distribuée en aumônes et qu'elle lui aurait certainement retirée si elle avait su à quoi elle était parfois utilisée. Il arrivait que Melchior régalait toute la garde et qu'il payait jusqu'à ce qu'il ne lui restait plus un rouge liard.

Il était donc assis un jour au corps de garde, l'épée entre les jambes et le chaperon de travers sur la tête. Le vin paraissait le rendre particulièrement tendre.

— Oui, paresseux, fainéants, lâches, grommelait-il en s'adressant aux soldats du guet ; oui, je sais que je fais mal. La reine ne mérite pas que je paie ainsi la confiance qu'elle a en moi. Elle est...

Les éclats de rire des soldats l'interrompirent. Ils craignaient bien les coups de poing de Melchior — qui était un vrai géant — mais il était

si bon garçon, qu'ils lui pardonnaient volontiers les insultes qu'il leur octroyait plus souvent que de l'argent. Ils ne voulaient pas non plus l'indisposer à leur égard, par crainte de ne plus se voir régaler. Dans tous les cas, les soldats riaient maintenant parce qu'il donnait à ses paroles un si bel accent de repentir.

— C'est voler ce que vous faites, murmura-t-il comme se parlant à lui-même ; c'est voler des malheureux qui ne demandent qu'une petite aumône. Taisez-vous, fainéants, taisez-vous ! Votre gosier est toujours à sec. Mais je restituerai.....

Il donna sur la table un coup de poing si violent que les gobelets sautèrent en l'air et il aurait continué à manifester sa mauvaise humeur, si un des soldats ne lui avait dit :

— Sergeant, voici une femme qui veut parler à la reine, coûte que coûte. J'ai eu beau lui dire que la chose était impossible, elle continue à insister et à pleurer.

— Oui, nous connaissons cela, dit un autre soldat. Les larmes de femme coulent facilement. A la porte !

La femme ne se laissa pas rebuter cependant par ces paroles grossières. Saisissant la main de son petit garçon, qui regardait craintivement les soldats, elle dit :

— Je ne quitterai pas le Louvre avant d'avoir vu Sa Majesté. On la dit aimable et bonne. Eh bien ! elle ne refusera pas d'entendre une pauvre mère.

L'élan de tendresse ne paraissait pas encore être dissipé chez Melchior, car après avoir regardé la femme pendant quelques instants, il lui dit :

— Parler à Sa Majesté même sera fort difficile, ma bonne femme. Ne pouvez-vous pas me dire de quoi il s'agit ? Désirez-vous une aumône ou bien autre chose ?

— Je demande justice ! répondit la femme.

Ces paroles furent prononcée d'un ton si ferme, que Melchior s'adressa enfin à l'un des gardes et lui dit :

— Allez demander au page Charles Labrosse si Sa Majesté veut recevoir cette femme.

Le garde revin bientôt avec la réponse que la reine avait consenti et, tremblante et le cœur battant bien fort, la femme suivit le garde et quelques minutes plus tard elle fut introduite auprès de la reine.

La femme versa des larmes en voyant avec

quelle douceur la reine lui demanda ce qu'elle pouvait faire pour elle. La suppliante fit à la souveraine un récit qui devait indigner celle-ci, car elle sonna et se fit annoncer auprès du roi.

Celui-ci travaillait en ce moment avec son confident Labrosse qui voulut s'éloigner à l'entrée de la reine.

— Je vous prie de vouloir rester, monsieur le ministre, car avec votre aide j'espère amener Sa Majesté à faire aujourd'hui une bonne action. Dans la salle d'attente se trouve une pauvre femme dont le mari est malade depuis de longues semaines ; elle doit pourvoir elle-même aux besoins de six petits enfants. La plus grande misère règne évidemment dans ce ménage et, à bout de ressources, la femme, pour se procurer quelqu'argent, s'est permise de placer un lacet dans la forêt voisine de sa demeure. Elle a été découverte et condamnée et, comme elle ne peut payer l'amende dont elle a été frappée, on la menace de vendre les quelques petits meubles qui lui restent encore.

Le roi fit de la main un geste qui semblait dire que le récit devait être exagéré, quand Labrosse intervint.

— Si Sa Majesté me le permet, je dirai que

je crois que Madame s'est laissée entraîner sans doute par son bon cœur. Il n'y a pas un braconnier qu'on ne condamne sans qu'il ait à raconter une petite histoire et, si nous devions les laisser faire librement, tous les seigneurs deviendraient bientôt nos ennemis.

— Notre ministre n'a certainement agi que dans l'intérêt de la justice, dit le roi.

— Je ne veux nullement critiquer les intentions de monsieur le ministre, dit la reine, mais j'ose dire qu'il ne serait pas juste de punir cette femme pour une action que — je n'hésite pas à le dire — j'aurais commise moi-même pour épargner la faim à mes enfants.

Les deux hommes furent étonnés en entendant cette déclaration sans ambages, mais le regard de la reine était si franc et l'incarnat de ses joues la rendait si belle, que le roi se laissa attendrir et dit à Labrosse :

— Je suis persuadé que notre ministre voudra accorder volontiers, ce que notre reine a défendu si chaleureusement.

— Si Sa Majesté le désire... dit l'astucieux ministre en s'inclinant.

Le cœur rempli de joie la reine quitta la

salle, suivie des regards faussement bienveillants de Labrosse qui jurait cependant qu'il prendrait une terrible revanche.

La pauvre femme attendait dans la plus grande inquiétude la réponse que lui apporterait la reine. A peine celle-ci lui avait-elle dit qu'elle n'avait plus rien à craindre, que la pauvresse tomba à genoux et remercia en pleurant la souveraine qui lui glissa encore dans la main une petite bourse qui devait apporter, pour quelque temps, le bien-être dans le ménage si éprouvé.

A l'entrée du palais la querelle entre les gardes ne paraissait pas encore être terminée, car Melchior Blanc criait plus fort que jamais :

— Je veux être transformé en éléphant, si jamais je recommence ce jeu avec vous. Je ne distrairai plus un liard pour vos maudits gosiers. Si jamais la reine devait l'apprendre, elle nous mépriserait tous comme des chiens. Cela me ferait de la peine, car pour rien au monde je ne voudrais lui causer du chagrin.

— Pauvre homme, répondit le jeune Théodore, le seul des soldats qui eut assez de hardiesse pour contredire le gros Melchior ; vous ressemblez au renard qui prêche aux poules. Entre nous soit

dit, camarade, vous savez bien que la reine ne mourra pas de chagrin. Les précautions sont prises à ce sujet.

Les soldats, qui sentaient qu'un petit scandale allait éclater, se rapprochèrent.

— Que voulez-vous dire, fanfaron, s'écria Melchior. Voyons, dites franchement ce que vous avez sur la langue de vipère....

— Vous le savez aussi bien que moi, répondit Théodore qui commençait à s'échauffer. La reine ne mourra pas d'ennui.

— Lâche ! riposta Melchior, triple lâche ! Je crois deviner à quoi vous faites allusion, mais vous allez retirer ces paroles, sinon je...

Il s'était rapproché du soldat et l'avait saisi à la gorge, mais celui-ci se dégagea d'un mouvement brusque et s'écria d'un ton dédaigneux :

— Ne me touchez pas, brutal fourbisseur ! Combien avez-vous reçu de votre protecteur pour pallier ses actes ?... Misérable valet !

Melchior devient cramoisi et pâle tour à tour. Il saisit un banc et, le faisant tournoyer au-dessus de la tête, il s'écria au comble de la colère :

— J'avais donc bien deviné. Vous voulez salir la réputation de notre reine et du comte ?... Voici votre récompense, infâme colomniateur.

Et le banc s'abattit sur la tête du jeune homme qui s'écroula comme une masse, tandis que ses camarades s'élancèrent vers lui, en poussant de hauts cris, pour lui porter secours.

Entretemps la reine se promenait dans les jardins avec Blanche et les enfants ; le bruit de la querelle arriva jusqu'à eux et elle dépêcha le jeune Charles Labrosse pour connaître la cause de tout ce vacarme. Le page ne tarda pas à revenir, le visage décomposé.

— Hélas, Madame, dit-il, Votre Majesté doit apprendre bien tôt, que tous les efforts louables sont parfois rendus vains par ceux qui devraient y coopérer.

Et il fit connaître à la reine l'usage qui était fait de l'argent qu'elle fournissait dans un but si noble. Cependant il ne dit pas tout à la souveraine. Si on l'avait observé attentivement, on aurait pu remarquer qu'un nuage assombrissait encore ses traits... Il avait appris aussi les allusions malveillantes dont la reine et le comte d'Artois étaient l'objet et il craignait de voir venir ces bruits à la connaissance de Sa Majesté. C'est pourquoi il insistait si particulièrement sur la gaspillage de l'argent.

Il était visible que l'abus de confiance commis à son égard désillusionnait fortement la reine et même qu'il l'irritait intérieurement, car son visage toujours souriant, toujours recouvert d'une légère rougeur, était maintenant pâle et elle continua la promenade sans prononcer une parole pendant un certain temps.

— Monsieur Labrosse, dit-elle enfin, je crois qu'une punition exemplaire s'impose ici. On se moque trop facilement du peuple et on n'a pas d'oreilles pour ses misères. Dieu sait combien de pauvres gens sont déjà partis du palais sans avoir obtenu le secours sur lequel ils comptaient en arrivant. Je désire que le chef du guet quitte immédiatement son emploi.

Blanche et Labrosse furent frappés d'étonnement en entendant ces paroles. Ils n'avaient jamais soupçonné que la douceur habituelle de la reine pût cacher tant d'énergie et le ton sur lequel elle avait parlé dénotait tant de fermeté, que ni Blanche, ni le page se hasarda d'intervenir en faveur de Melchior Blanc.

Charles Labrosse s'éloigna donc respectueusement pour exécuter l'ordre reçu de la souveraine, quand soudain un cri perçant, poussé par une

voix d'enfant se fit entendre. La reine avait désiré se promener seule dans le jardin, avec Blanche et les enfants, pour se débarrasser de la présence des serviteurs et le petit Louis, l'aîné des enfants du roi, profitant de la distraction dans laquelle la manière d'agir malhonnête de Melchior Blanc avait plongé les deux femmes, s'était soustrait à la surveillance de celles-ci pour grimper sur les rochers artificiels dont une fontaine était entourée. Une des pierres s'était détachée et le dauphin avait glissé, la tête en avant, le long des pierres aiguës, jusque dans l'eau.

L'émoi, qui se produisit immédiatement au palais, fut très grand et la reine aussi était en proie à la plus violente émotion. Elle lava elle-même la blessure et elle dorlota l'enfant avec tant de tendresse que tous les serviteurs en furent émus. Elle invita alors tout le monde à ne pas parler de l'accident au roi, attendu qu'il aurait été inutile de l'inquiéter avant qu'elle-même ne jugerait nécessaire de le prévenir.

Tous ces faits avaient rendu la reine quelque peu nerveuse et elle quitta donc le jardin pour se retirer dans ses appartements, après avoir invité Blanche à venir la rejoindre avec son luth

pour lui faire entendre quelques chansons de son frère, le duc Jean, attendu qu'elle avait besoin d'un peu de distraction.

La blessure du prince Louis n'était pas grave, heureusement. Elle consistait en une simple écorchure que la reine soigna maternellement, de sorte que l'enfant ne tarda pas à participer aux jeux de ses petites sœurs.

Les tons tendres et touchants du lutch ne tardèrent pas à se faire entendre, tandis que Blanche, de sa belle voix pleine de sentiment, chantait devant la reine une couple de ballades.

Quand la jeune fille se tut la souveraine lui dit :

— Je vous remercie, Blanche. Ces chansons me transportent en Brabant auprès de mon frère bien-aimé.

Ce n'était pas seulement dans les appartements de la reine que la musique émouvait les cœurs. Dehors, le bras appuyé dans une attitude rêveuse sur la rampe de l'escalier, se tenait Charles Labrosse et, à l'expression de son visage, on pouvait voir que le chant de Blanche produisait une profonde impression sur lui. Longtemps après que les dernières notes avaient expiré, il conserva encore la même attitude, jusqu'à ce que le bruit

de pas venant dans sa direction vint le tirer de sa rêverie.

C'était son père qui avait quitté depuis longtemps le cabinet du roi et qui venait d'apprendre au palais ce qui s'était passé au corps de garde entre Melchior Blanc et les soldats.

— Puis-je vous demander, mon fils, dit le ministre, qui a donné ordre de démettre de son emploi le chef du guet, Melchior Blanc ?

— Mon père, j'ai agi suivant les ordres de Sa Majesté, répondit le jeune homme.

— Pourrais-je vous faire remarquer, mon fils, poursuivit le ministre avec un mauvais sourire, que personne ne peut être renvoyé du service du roi ou être admis dans ce service, si ce n'est sur ma proposition et avec le consentement du roi ?

Charles ne s'était pas attendu à cette objection, mais il répondit cependant avec fermeté :

— Je n'ai pas hésité une minute à croire qu'un ordre, donné par Sa Majesté, n'aurait pas reçu aussi l'approbation de Sa Majesté le roi et du ministre.

— Il était de votre devoir, continua Labrosse, de me prévenir immédiatement, puisque je dois

ouvrir un enquête au sujet des faits qui se sont passés. Vous aurez sans doute appris ce qui s'est dit au corps de garde ? Eh bien ! si ces bruits sont faux, les coupables seront punis sévèrement ; mais s'ils ne le sont pas, la vérité entière luira comme le soleil.

Le jeune homme fut peiné en entendant les paroles de son père. Il n'ignorait pas que le peuple détestait celui-ci et quoique par l'attitude tyrannique que le ministre prenait dans son intérieur, il eut déjà appris à connaître suffisamment le caractère de son père, le jeune homme avait toujours refusé de croire que la méchanceté et la fausseté seules habitaient ce cœur.

Maintenant son cœur se révoltait cependant. Comment, son père ne repoussait pas avec dédain la misérable accusation lancée par les gardes, mais lui faisait au contraire l'honneur d'une enquête ? Et puis le roi, qui avait foi en son épouse comme en une sainte, le roi serait mis au courant et perdrait peut-être sa confiance en elle. Le jeune homme leva sur son père un regard suppliant et lui dit :

— Père, je vois que vous ajoutez foi à cette calomnie. Vous osez soupçonner la reine, ce mo-

dèle de fidélité et de bonté, d'oublier ses devoirs sacrés d'épouse. Ah ! mon père, ce n'est ni noble, ni grand.

— Allons, mon fils, qui vous dit que j'ajoute foi à ces bruits ? répondit le ministre. Nous devons savoir cependant comment ils sont nés et ce qui y a donné lieu. Sa Majesté et le comte y trouveront peut-être une raison pour donner moins ouvertement prise aux racontages. Vous êtes encore bien jeune et ne connaissez pas le monde. Vous vous en tenez aux premières inspirations du cœur et votre aveuglement pour cette donzelle brabançonne n'est certes pas fait pour vous ouvrir les yeux.

En entendant que le ministre traitait Blanche de « donzelle », le rouge de la colère monta au visage du jeune homme, mais il eut la force de se contenir à l'idée qu'il se trouvait devant son père.

Labrosse laissa son fils à ses rêveries et se dirigea vers la sortie du palais où la garde présenta les armes comme pour le roi.

A ce moment Blanche quittait les appartements de la reine et voulait s'éloigner par le jardin, quand Charles Labrosse s'approcha d'elle.

— Mademoiselle, dit-il, pardonnez-moi mon hardiesse, mais je ne puis m'empêcher de vous dire que j'ai été frappé par la beauté de votre chant ; jamais je ne me suis senti aussi ému... Votre absence doit se faire sentir en Brabant...

La jeune fille s'inclina légèrement en entendant ces mots et, comme involontairement, elle avait tendu la main quand lui avait avancé la sienne. Il serra un instant les doigts qui savaient arracher de si belles choses au luth et cette poignée de mains disait en ce moment tout ce que les jeunes gens sentaient déjà depuis longtemps.

* * *

Sur la brune le comte d'Artois se fit annoncer à la reine. Le roi se trouvait à la salle d'armes où il se livrait à sa distraction favorite avec le célèbre maître d'escrime Ludois de Latour. La reine fut quelque peu surprise de cette visite, vu l'heure déjà avancée et elle comprit qu'il devait être question d'une affaire importante. Elle congédia Blanche jusqu'au départ du comte et la pria, après avoir embrassé les enfants, de les conduire jusqu'aux chambres à coucher.

— Vous êtes sans doute surprise, ma chère sœur, dit d'Artois en baisant respectueusement la main de la reine, que je vienne à vous parler cette heure ? C'est que je viens seulement d'apprendre comment Melchior Blanc, le chef de guet, a abusé de votre confiance.

— Son indélicatesse m'a peinée au dernier degré, répondit la reine.

— Je le comprends aisément, poursuivit d'Artois. Vous vous étonnerez donc de me voir intercéder pour cet homme et si je le fais maintenant, c'est que le roi, mon frère, n'est sans doute pas encore au courant de ce qui s'est passé et s'il entrait dans vos intentions de vous montrer clémente pour Blanc, il faudrait qn'on agisse rapidement.

Le renvoi du chef du guet n'était pas un acte de vengeance de la part de la reine ; elle voulait plutôt poser un exemple pour l'avenir et maintenant que d'Artois venait intercéder en faveur du coupable, elle ressentait déjà dans son cœur un certain regret à cause de la sévérité de la punition.

— Vous désireriez donc, Robert, que je le reprenne à mon service ?

— C'était à quoi visait mon humble prière, répondit d'Artois. L'homme a gravement failli et il mérite une punition, même le renvoi ; mais je me permets de dire, que sa conduite antérieure plaide en sa faveur et c'est cette conduite que je voudrais vous faire connaître. Comme moi il a eu deux fois l'honneur de défendre la couronne de France ; j'ai pu constater que c'était un modèle de bravoure et c'est moi qui l'ai recommandé au roi pour la place de chef du guet. Cette place ne pouvait être mieux donnée, mais, si j'avais su que de l'argent lui était confié, j'aurais été le premier à dire : Faites attention, car il ne sera pas maître de l'argent, mais celui-ci sera son maître. Dès qu'il a bu un verre de vin, le second ne tarde pas à suivre ; c'est ce qui a toujours fait son malheur et c'est ce que le fait encore en ce moment.

— Nous chargerons donc une autre personne de la distribution des aumônes, dit la reine. Demain je donnerai des ordres pour qu'il soit repris en service.

— Je vous en prie, ma chère sœur, dit d'Artois, si vous êtes décidée à faire une bonne action, faites la immédiatement, avant que rapport ne soit fait au roi, demain matin, sur le renvoi de

Blanc. Si Labrosse apprend l'affaire, il sera trop tard, car le roi ne pardonnera aucun manque d'égard envers sa royale épouse. Permettez-moi de porter immédiatement la bonne nouvelle au malheureux qui ne parle de rien moins que de se jeter à la Seine.

— Faites à votre guise, dit la reine. J'espère que mon côté, je vous promets de ne plus y penser.

— Je ne m'étais pas trompé, chère sœur, dit d'Artois en prenant congé. Je suis venu ici en confiance... Je vous remercie.

Il était déjà arrivé à la porte, quand il se la chose servira d'exemple aux autres et moi, de retourna et revint sur ses pas.

— Je voudrais vous dire encore quelque chose : Ne vous trahissez pas et ne dites pas au roi que je suis venu ici, sinon ma démarche aurait été vaine.

La reine promit de ne pas parler au roi de la visite du comte, mais elle raconta à Blanche ce que d'Artois lui avait demandé. Celle-ci était heureuse de voir que l'affaire s'arrangeait ainsi, car elle aimait la reine et elle craignait de voir interprêter le renvoi de Melchior Blanc, comme un manque de cœur.

Les deux amies restèrent ensemble pendant quelque temps encore et jusqu'à ce que le roi entra. Une certaine tristesse était empreinte sur son visage et dans sa question « pourquoi les enfants avaient déjà été menés coucher sans qu'il les eût embrassés », on pouvait remarquer une certaine insistance.

La reine lui répondit qu'elle ne s'était pas attendue à le voir quitter si tôt la salle d'armes où il s'attardait parfois jusqu'à un heure avancée, mais elle rougit quand le roi lui demanda si elle ne pouvait pas lui donner de nouvelles du petit Louis.

— Pourquoi me le cacher, ma chère amie ? dit-il. Est-ce donc si grave que vous craigniez d'en parler ?

— Nullement, mon cher Philippe, répondit-elle. Il s'agit d'une simple écorchure au front et si peu grave, que Louis a joué durant tout l'après-diner. Quelle raison aurais-je de craindre de vous en parler ? Je n'en connais qu'une seule et c'est la crainte de vous inquiéter.

Le roi fut touché par ces paroles aimables et, prenant la main de la reine, il lui dit en riant :

— Mon frère d'Artois ne s'est vraiment pas

trompé en me disant : Depuis. l'entrée de votre fiancée au palais, une bonne étoile luit sur celui-ci....

Quand Labrosse entra le lendemain dans le cabinet du roi, son visage avait une telle expression haîneuse, que seul un homme aveuglé, comme l'était le roi, pouvait se tromper sur le caractère d'un personnage tel que Labrosse. Quand les affaires les plus urgentes furent expédiées, il regarda le roi à la dérobée et lui dit d'un ton mielleux :

— Si Votre Majesté n'est pas trop fatiguée, je désire l'entretenir d'un fait qui peut avoir les conséquences les plus funestes pour la discipline au palais.

— Comment cela ? dit le roi en sursautant.

Il faut dire que nul, plus que lui, n'était sévère pour la discipline qui devait règner parmi les subordonnés.

— La garde, aux portes du palais, a provoqué un scandale sans pareil ; Melchior Blanc, le chef du guet, s'est oublié au point d'assommer, au moyen d'un banc se trouvant à sa portée, Théodore le plus jeune des gardes.

— Melchior Blanc sera démis de son emploi, dit le roi.

— Sire, poursuivit l'hypocrite, c'est ici que commence la partie délicate de ma mission. Avant de vous communiquer cependant ce que l'honneur et ma conscience me commandent de vous faire connaître, je désire apprendre de Votre Majesté si elle a toujours en moi la même confiance qu'autrefois, c'est-à-dire comme au jour où Votre Majesté s'est plue à le proclamer hautement, ce qui a fait de ce jour le plus beau de ma vie.

— Je ne sais pas bien où vous voulez en venir, répondit le roi. Je ne crois pas vous avoir donné un motif quelconque de supposer que j'aie pour vous moins de considération qu'autrefois.

Il faut cependant que vous ayez une raison sérieuse pour me poser une telle question. Parlez, monsieur le ministre et dites-moi ce qui s'est passé de si grave.

— O, mon roi, poursuivit hypocritement le courtisan, je dois parler au risque d'encourir votre disgrâce. Melchior Blanc n'est pas si coupable qu'on pourrait le croire. Tout autre que lui, et moi aussi bien que n'importe qui, aurait tiré vengeance des paroles que le jeune Théodore a prononcées.

— Et qu'avait-il dit ? demanda le roi avec impatience. Qu'avaient-elles donc de si injurieux ces paroles ? Je veux savoir....

— Majesté, répondit Labrosse, mes lèvres ne sauraient jamais laisser passer les mots qui ont été dits au corps de garde. Permettez-moi d'appeler un des soldats. De cette manière la tâche pénible me sera épargnée.

Labrosse frappa sur un timbre et fit venir un des gardes.

Quand le soldat entra. Labrosse lui dit :

— Que s'est-il passé hier au corps de garde ? Parlez ; Sa Majesté le veut.

Le soldat, surpris par cette question, se mit à trembler et répondit en balbutiant :

— Au corps de garde, Sire... Melchior Blanc...

— Oui, je sais ce qu'il a fait, dit le roi. Mais pourquoi Melchior Blanc a-t-il frappé ?

— Sire, parce que... parce que l'argent...

— Ne tremblez donc pas comme un enfant, lui dit le roi avec vivacité. Parlez, ou je vous fais passer sous les verges. Qu'a-t-on dit ?

— Sire, Sire, excusez-moi, s'écria le soldat qui se rappelait maintenant les paroles outrageantes pour la reine, Sire, je suis innocent.

— Mais parlez donc, poltron ! s'écria le roi. Qu'a dit le garde pour que Melchior Blanc fût amené à lui porter ce coup ?... Qu'avait-il dit ?

— Sire, s'écria de nouveau le soldat en tombant à genoux, Sire, je suis innocent !

— Je devrai donc vous fouetter comme le bouffon ! s'écria le roi en avançant la main vers le fouet qui était toujours à sa portée et au moyen duquel il châtiait autrefois l'impertinence de son bouffon, mort il y avait une couple de mois á peine.

— Grâce, Sire ! s'écria le soldat. Je parlerai.

— Hé bien ?...

— Théodore disait...

— Allons, voyons...

— Théodore disait que... que la reine. . et le comte d'Artois... pendant votre absence... étaient plus souvent ensemble... que ne le permettent les convenances...

Un coup de foudre n'aurait pu frapper plus violemment le roi.

Pâle comme la mort il se redressa et s'apprêtait à châtier le garde, mais le bras restait tendu comme paralysé et il déposa machinalement le fouet sur la table.

Il resta immobile pendant quelques minutes, puis il se rassit. Etendant ensuite la main d'un geste impérieux, il dit au soldat :

— Dites à Melchior Blanc qu'il vienne ici.

— Ce sera impossible, intervint adroitement Labrosse, car hier mon fils, par ordre de Sa Majesté la reine, a congédié le chef du guet.

— Si votre seigneurie me le permet, dit le garde quelque peu revenu de sa terreur, je dirai que Melchior Blanc est rentré au service ce matin. Son Altesse le comte d'Artois a intercédé hier soir en sa faveur auprès de Sa Majesté la reine.

Le garde en avait sans doute dit trop, car il ne vit pas seulement un sourire de triomphe se dessiner sur le visage de Labrosse, mais aussi que le roi avait été frappé par ses paroles. Il sentait que le regard de ce dernier était si fixement dirigé sur lui, qu'il craignait pour sa vie et que la torture et l'échafaud se présentaient déjà à son imagination angoissée. Il profita adroitement du silence qui avait suivit ses paroles, pour demander au ministre s'il avait encore besoin de ses services. Labrosse le congédia d'un geste de la main.

La tristesse du roi faisait peine à voir. Des

larmes descendaient le long de ses joues et son regard était perdu dans le vide.

— Sire, dit Labrosse, vous cédez trop au chagrin. Si j'avais pu supposer que du premier moment vous auriez ajouté foi....

— Vous avez bien fait, dit le roi. Maintenant il y a encore moyen d'agir ; plus tard le malheur serait complet. Laissez-moi, Labrosse ; je vais parler à la reine.

— Non, Sire, répondit le courtisan ; permettez-moi de ne pas vous quitter. Calmez d'abord votre esprit, avant de faire des choses regrettables en n'écoutant que l'inspiration du moment. Croyez-moi, Sire, il....

Mais le roi eut un geste impérieux comme s'il voulait dire que sa résolution était prise. Labrosse le quitta en s'inclinant humblement, mais son cœur jubilait parce qu'il croyait que l'heure de la vengeance allait enfin sonner.

Philippe fit annoncer à la reine qu'il désirait lui parler et dès qu'il entra dans la pièce, elle vint à lui en souriant. Mais d'un geste bref le roi lui indiqua un siège, lui ordonnant ainsi de prendre place.

— Madame, dit-il, vous allez me confesser la

vérité pleine et entière, dans votre intérêt comme dans le mien, car le bonheur de notre existence est un jeu.

— Comme vous parlez sur un ton tragique, mon cher époux, répondit Marie. A quoi dois-je attribuer ces paroles ? Avez-vous des raisons de supposer que depuis le jour où nous nous sommes connus, je vous aie jamais menti ?

— Je souhaite qu'il en soit ainsi, poursuivit le roi, et vous pouvez en fournir immédiatement la preuve. Mon frère s'est-il rendu auprès de vous hier soir ?....

La reine se troubla. Avait-on rapporté cette visite au roi pour nuire à la reine ?.... Après un moment d'hésitation, elle répondit cependant avec franchise :

— Oui, il est venu ici.

Le roi bondit et, la saisissant par le bras, il s'écria :

— Ah ! il était ici !... Et vous n'avez pas honte de l'avouer ?.... Ne savez-vous donc pas que votre conduite produit un petit scandale à la cour ?... Ignorez-vous que....

Il voulut continuer, mais le regard de la reine

était si plein d'indignation qu'il s'arrêta pendant un instant.

La reine ne trouvait cependant pas de paroles pour exprimer son indignation, si grand était le dégoût que lui inspirait cette lâche calomnie.

A ce moment la prophétie de la « saint béguine » de Nivelles revint à sa mémoire. Etait-ce là ce qu'elle avait voulu dire en parlant d'un reine malheureuse ? Elle éclata en sanglots et ne put que prononcer quelques paroles entrecoupées.

— Oui, dit le roi, votre conduite donne lieu à des commentaires. Vous le savez du reste mieux que moi, car pour masquer votre jeu, vous vous êtes entendus, d'Artois et vous, pour maintenir Melchior Blanc en service. Vous l'avez d'abord mis à pied, mais la chose aurait fait trop de bruit... Et tout cela je devais l'ignorer ! Les enfants à l'éducation desquels vous paraissiez tant vous intéresser autrefois, les enfants sont négligés maintenant et tous vos soins sont réservés à *notre* enfant ; mais les autres enfants ne valent même plus la peine d'être surveillés et peuvent courir les plus grands dangers. Ah ! Madame, est-ce ains que vous deviez me traiter ?

Ne vous ai-je pas donné tout ce ce que vous pouviez désirer pour être heureuse ?

Marie releva alors énergiquement la tête et, tandis que son regard trahissait la plus grande douleur, elle s'écria :

— Taisez-vous, Philippe, taisez-vous, si vous voulez que mon respect pour vous ne s'éteigne à tout jamais. Dites-moi qui vous a ainsi monté la tête, qui a versé dans votre cœur le venin, pour que vous me parliez ainsi, à moi qui suis votre épouse et, j'ose le dire avec fierté, la mère de tous vos enfants ! Qui vous donne le droit de me soupçonner, quand je puis vous dire franchement pourquoi le comte est venu ici hier soir ? Ah, Philippe, vous êtes généreux et bon, mais votre entourage doit être bien pernicieux pour qu'il puisse égarer ainsi votre cœur.

Avant que le roi put l'en empêcher, Marie frappa sur un timbre et au page, qui se présenta à cet appel, elle donna ordre de faire venir Blanche sur le champ.

— Blanche, ma chère amie, dit Marie, approchez et dites à Sa Majesté pourquoi le comte d'Artois est venu ici hier soir. Parlez franchement et dites aussi combien de fois vous m'avez

— Ah ! madame, s'écria-t-il, quel malheur !... (page 88)

déjà vue en sa société sans que vous ou les enfants fussent présents. Parlez, Blanche, car vos paroles convaincront peut-être mieux le roi que je ne puis le faire.

La jeune fille se saisit en entendant la reine parler avec tant de chaleur et elle la regarda avec étonnement. Elle comprenait qu'une chose grave devait s'être passée et elle demanda en hésitant :

— Que voulez-vous dire, Majesté ?

— Blanche, poursuivit la reine, priez Dieu qu'il ne vous fasse jamais sentir la méchanceté et l'astuce d'une cour royale. On accuse votre amie de....

Le roi parut touché du ton de douleureuse sincérité sur lequel son épouse manifestait son indignation et il sentit une sorte de respect pour les paroles qu'elle venait de prononcer. Mettant la main sur l'épaule de la reine, il lui dit :

— Voyons, Marie, ne vous montrez pas si affectée. Je vous promets de rechercher qui a répandu ces bruits calomnieux. Mon frère d'Artois comprendra qu'il agira prudemment en évitant autant que possible tout ce qui pourrait donner lieu à des racontages.

— Ah ! je comprends tout maintenant, dit

Blanche en soupirant. Sire, ce serait porter atteinte à la vertu angélique de Sa Majesté, si je vous disais que ces bruits constituent une calomnie, une basse calomnie, inspirée peut-être par la haine et la jalousie et dont l'auteur ne sera jamais découvert, puisqu'il aura la force de se retrancher derrière de plus faibles que lui.

Un léger incarnat était monté au visage de Blanche et tel qu'elle se trouvait là, excitée par l'indignation, elle paraissait grandir et son maintien avait quelque chose de fier, de franc, au point que le roi ne put réprimer un sourire et dit aux deux femmes :

— Il semble qu'en Brabant on respire la franchise avec l'air. Nos femmes françaises ne vous sont pas comparables sous ce rapport... Voyez, Marie, les nuages se sont dissipés. Voulons-nous faire la paix ?

Il y avait quelque chose de mou dans la voix du roi, quelque chose qui ressemblait à un écho de son caractère hésitant, qui cédait toujours à l'impression du moment. Marie savait que ce n'était pas lui qui formulait l'accusation et qu'il n'avait cédé qu'à l'apparence. Elle lui tendit donc la main avec résignation et lui dit tendrement :

— Mon ami, évitons ces mots dans la vie qui peut nous donner tant d'heures heureuses. Ayons assez de confiance l'un en l'autre pour qu'aucun soupçon, aucune arrière-pensée ne puisse naître dans nos cœurs.

— Que vous êtes bonne, Marie, répondit le roi en la regardant avec émotion.

L'entretien fut interrompu par l'entrée du jeune Labrosse qui vint annoncer que Robert d'Artois demandait audience au roi.

Un nuage passa sur le front de Philippe qui craignait de voir la reine retomber dans sa tristesse s'il la laissait seule et, comme il supposait qu'il s'agissait d'une question sans grande importance, il donna ordre d'introduire le comte.

D'Artois entra et parut être contrarié en voyant que le roi n'était pas seul. Il s'approcha cependant courtoisement de la reine et lui baisa la main.

Blanche prit congé de son amie et d'Artois s'étant approché entretemps du roi, il lui dit à voix basse :

— Il faut que je vous parle absolument... et seul. Il circule au palais des bruits qui...

— Je ferai rechercher le coupable, répondit le

roi à haute voix. Je viens de vous le promettre, n'est-ce pas, Marie ?

D'Artois fut saisi en entendant que la reine savait tout. Le roi poursuivit :

— Il faut que nous sachions qui a répandu ces bruits et je chargerai le baron Labrosse...

— Pour l'amour du ciel, mon frère, interrompit d'Artois, si vous voulez me faire plaisir, ne laissez pas à Labrosse le soin de rechercher le coupable, sinon celui-ci ne sera jamais découvert... Ah ! mon cher frère, quand daignerez-vous donc voir que la confiance que vous avez en cet homme est mal placée ?... qu'il abuse de la puissance que vous lui donnez, pour servir ses propres projets et ses rêves de grandeur ?...

— Vous parlez à la légère, répondit Philippe avec humeur. Citez moi des faits, donnez-moi des preuves et j'agirai.

— Des preuves, dit d'Artois en soupirant, des preuves ! Que de choses ne sent-on et ne sait-on pas instinctivement, sans qu'on puisse en fournir des preuves. Croyez-moi, cet homme est en train de saper l'amour que le peuple ressent pour notre maison.

— Assez, monsieur le comte, dit le roi qui

trouvait toujours assez d'énergie quand il s'agissait de défendre son protégé. Je vous ai déjà dit que votre prévention contre notre ministre, vous rend souvent injuste. Il me serait donc agréable de vous entendre parler de lui sur un autre ton.

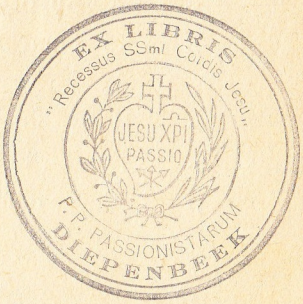
Le comte paraissait être mécontent des paroles du roi, car il baissa la tête et ne trouva pas de termes pour exprimer ses sentiments sans devoir dire de dures vérités à son frère. Il prit donc congé du roi dont la longanimité raffermissait une fois de plus la puissance de Labrosse qui trouva ainsi l'occasion de murir en cachette les projets que son âme noire avait formés.

Marie

de

Brabant

PAR Mr. HUBERT †
DESSINS DE † † † † †
† † † E. WALRAVENS



ANVERS
L. OPDEBEEK
57, Rue St. Willebrord, 57
1904

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre	I	La Princesse Marie	Page	1
»	II	Desseins scélérats	»	28
»	III	L'empoisonnement	»	71
»	IV	Un nouvel hôte au Louvre	»	141
»	V	Un témoin encombrant	»	177
»	VI	Une étoile qui pâlit	»	191
»	VII	Acte d'héroïsme de Melchior Blanc	»	220
»	VIII	Nuages sombres	»	245
»	IX	Tu récolteras ce que tu auras semé	»	262
»	X	Surprise !	»	306
»	XI	Charles Labrosse à Bruxelles	»	345
»	XII	La vengeance d'Alexandre	»	364
»	XIII	Innocence et désir de vengeance	»	384
»	XIV	Le jugement de Dieu	»	441
»	XV	Le châtiment	»	470